

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand BESSON

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1953, tome 51, p. 15-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Les derniers jours du trimestre sont toujours les plus mouvementés, sinon les plus fatals. Pour en chercher la preuve en tout ce bâtiment et l'aller parcourant, chez les Rhétos je la treuve. D'entente avec le moniteur de gymnastique, ces Messieurs décidèrent de passer leur dernière heure — trimestrielle — dans une salle où l'on pourrait mettre au point quelques exercices d'ensemble, comme lever le coude en renversant la tête.

Malheureusement, plus on a, plus l'on veut avoir : ils essayèrent encore d'amadouer le professeur d'anglais ; quant au grec, le titulaire étant absent, ils ne s'en firent nul souci et s'accordèrent eux-mêmes la permission. Puis gagnèrent Lavey. Restait cependant une heure de mathématiques à décrocher, si l'on voulait festoyer tout l'après-midi. Pour ne point exposer inutilement des vies humaines, on délégua des cobayes qui, à peine les grilles du collège franchies, commencèrent à donner des signes non équivoques de malaise. « Et si l'on rencontrait M. le recteur, disaient leurs yeux affolés ; il ne sait rien de l'affaire, lui ! » — « D'où venez-vous ? Dépêchez-vous d'aller en classe : vous êtes en retard de dix minutes ! » — « Mais... c'est-à-dire que nous sommes seuls... » — « Et les autres ? » — « A Lavey, M'sieur le recteur. » — « Ha ! les pendards ! les flibustiers ! »

Conclusion : un jeudi après-midi, par un temps splendide, ceux qui n'avaient point été cobayes composaient un sonnet sur « Maxence Gross ». Saint-Saëns définissait ainsi la fugue : c'est un morceau de musique qui se joue à la fin des cérémonies. A mesure que les jeux entrent, les gens sortent ; et quand tous les jeux sont entrés, tous les gens sortis. Pour les Rhétos, ce serait plutôt une partie de plaisir qui se joue à la fin du trimestre. A mesure que les professeurs entrent, les élèves sortent ; et quand tous les professeurs sont rentrés, tous les élèves sont sortis.

Il neigeait, il neigeait : l'âpre hiver fondait au dortoir et de petits ruisseaux faisaient de grandes rivières, sans parler du bouillonnant torrent de la cour St-Joseph. Il devint si tumultueux que le génie du lieu prit l'énergique décision de construire un pont... dans un tunnel, afin de permettre une transition sèche entre la cour des chanoines et la Grande Allée. Mais remontons au dortoir, où les rats, si l'on peut dire, nous mettent la puce à l'oreille. Ce genre de mammifères rongeurs, à longue queue annelée, est, s'il faut en croire le *Larousse*, très répandu sur tout le globe, mais, d'après notre expérience personnelle, affectionne particulièrement la neige et les hauteurs tourmentées. Leur naturel plutôt vif les porte aux extrêmes : cave ou galetas et un sens inné de l'hygiène leur fait

préférer le froid sec d'un dessous de toit à la chaleur douillette et malsaine des chambres conventuelles. Leurs us et coutumes ont d'ailleurs été magistralement illustrés par le dessinateur humoristique Faval, qui a préféré les représenter dans une pantoufle rembourrée de neige plutôt que de les dépeindre à la cime rongée d'un orteil.

Il est permis d'établir une relation d'effet à cause entre les événements précédents et la mystérieuse disparition du chat abbatial, dont on reste sans nouvelles, depuis le soir de la St-Sylvestre. On hésite à croire qu'en dépit de ses nombreuses amitiés dans le corps enseignant, son peu de connaissance en matière d'orthographe lui ait fait confondre le coin du poêle avec le fond de la poêle. A tout hasard, voici son signalement : taille moyenne, léger embonpoint, yeux verts, moustaches tombantes, dents pointues. Porte généralement un manteau de fourrure gris-cendré, comme à l'état de neuf. Signe particulier : a un faible très marqué pour les balles de ping-pong et les chanoines. Toute personne possédant des renseignements à son sujet est priée de se mettre immédiatement en rapport soit avec la gendarmerie, soit avec le chanoine André Rappaz, 36, corridor des Juifs, Abbaye de St-Maurice.

Mais ce sont là des histoires de l'an passé, dont quelques notes vibrent encore dans le dédale duveté de notre oreille : nous voulons parler d'une belle audition des Jeunesses Musicales, avec Annie Laffra, violoncelliste, premier prix du Conservatoire de Paris, et Michel Pierret, pianiste. Un jeu très sûr et une belle robe blanche eurent tôt fait de conquérir l'auditoire qui manifesta son enthousiasme par d'innombrables rappels et force demandes d'autographes.

Puis, il y eut d'autres notes, en fin de trimestre, coupées de silences et de soupirs. Ceux qui ne reçurent pas trop tôt leur bulletin s'envolèrent vers les cimes de neige pour faire du ski, ou encore, comme un tel, pour jouer aux cartes à longueur de soirée, dans le halo tremblant d'une chandelle, tandis que la journée se passait, selon l'expression du même, « à faire du bar ». D'autres, ou plutôt un autre, ce serait plus juste indubitablement, courait tous les films où l'on pouvait trouver les Pieds-Nickelés. Déformation professionnelle ou engouement, notre cher ami ne peut plus maintenant se passer d'eux. Il a, paraît-il, acheté toute la collection de leurs aventures et désormais, on ne le voit plus méditer à la Grande Allée. Les apprendrait-il par cœur ? On peut en douter, car il ne lui resterait plus le temps d'étudier la situation politique.

On remarque encore d'autres transformations depuis la rentrée. C'est que nos parents, s'ils ne croient plus au Père Noël, croient encore au bulletin de Noël, et certains de nous ne gagnent rien à l'échange. Chez les externes, les devoirs sont suivis de plus près, et, parfois, toute la maison s'y met. C'est ainsi qu'un beau soir, autour de la table de famille, deux graves Messieurs se disputaient âprement sur un problème de

comptabilité, car le gamin séchait entre les colonnes du « Doit » et de l'« Avoir ». « J'ai raison et ton père a tort », disait l'oncle. — « Ton oncle n'y connaît rien : tu verras que le maître me donnera raison. » Le lendemain, un étudiant de Première Commerciale rapportait à la maison une réponse triomphante : « Vous aviez tous les deux tort : le professeur a donné la seule manière de résoudre, et ce n'était ni celle de l'oncle, ni celle de papa ! »

Quelques dérivatifs viennent heureusement soulager nos la-beurs, dès le début de l'année. C'est ainsi qu'on chanta et joua, en une seule émission différée ou anticipée, pour MM. les chanoines Berclaz, Surdez, Michaud, et M. Marcel Coutaz, professeur de gymnastique. Puis on lugea, complimenta, skia, car tous les sports sont à l'honneur ici. Certains développent surtout leurs muscles sur les journaux sportifs, tel Jean-Paul Darbellay, à qui nous dédions ce petit quatrain, à la manière de Baudelaire :

*Sois sage, ô mon Jean-Paul, et fais-toi plus discret ;
Tu réclamaï « Le Soir » : il ne descendait pas !
Une atmosphère obscure emplissait le Buffet
Aux uns portant la paix, aux autres le tracas...*

Un autre dérivatif nous fut accordé dès le premier jour, en la personne d'un fakir expert en magie, hypnotisme et sorcellerie. Tout y passa, et tous y passèrent, sauf les sujets peu médiumiques, comme Bénédikt. Les amateurs d'horoscopes furent convaincus de n'avoir pas payé trop cher la certitude de savoir que les prédictions ne valent rien, ou tout au plus quarante-huit centimes de plus que chez le marchand. Mais le clou de la journée fut le Gardaz-vous sur la planche à clous.

N'importe : il vaut mieux avoir affaire au fakir qu'au directeur du théâtre. M. Terraz a décidé en effet que tous les mots oubliés par les acteurs seraient facturés un sou. A ce train-là, je vous promets que *Le Bourgeois Gentilhomme* sera une réussite !

Fernand BESSON, rhét.